



**Zhang  
Xinxin**

Née en 1953, à Nankin, achève juste ses études primaires quand éclate la révolution culturelle. A seize ans, elle est envoyée dans une ferme d'Etat au Heilongjiang. Après un séjour dans l'armée, elle travaille au sud du pays, comme infirmière, pour lutter contre la malaria qui affecte encore les minorités nationales. En 1979, elle reprend ses études à l'Institut central du théâtre et travaille depuis 1984 comme metteur en scène au théâtre d'art populaire de Pékin.

En 1978 paraît son premier roman « Sur la même ligne d'horizon » (traduit aux éditions Actes Sud), salué par certains, en Chine, comme une œuvre d'« avant-garde » et par d'autres comme une description trop crue, presque cruelle, des rapports humains du moment.

Avec son deuxième roman « Les Pékinois », Zhang Xinxin accède à la notoriété toujours contestée. Ce récit enregistré au magnétophone puis réécrit, qui raconte la vie de cent Pékinois choisis au hasard, est reconnu comme une « avancée » dans cette tradition renouvelée de « littérature orale ».

On lui reproche cette fois-ci d'être influencée par le nouveau roman français ou de propager l'existentialisme de Sartre qu'elle dit n'avoir jamais lu. Un critique plus averti signale ce roman comme « une fenêtre ouverte directement sur la connaissance concrète des Chinois et de la Chine ».

Ce qui suffit à conférer une qualité rare à ce roman, au moins pour un lecteur étranger (« Les Pékinois » a été traduit en anglais dans la collection chinoise « Panda » et attend sa prochaine traduction en français).

## Réminiscences d'un Pékin disparu

**J**E me tiens debout dans un coin. Longtemps. Là où sont exposées trois cartes simplifiées, presque rudimentaires, chacune sur fond gris avec des couleurs rose et vert clair. Leurs traits blanchis dessinent l'emplacement de la ville de Pékin sous les trois dynasties Yuan, Ming et Qing.

Les cartes sont accrochées dans un grand pavillon qui surplombe la Porte médiane de la Cité interdite. Aucune lumière n'éclaire la salle d'exposition. Les grandes poutres en bois, le plancher sculpté, les murs, les fenêtres : rien n'a été restauré. Au bas de la Porte médiane, une mer de touristes. Au contraire, en haut, dans cette salle d'exposition sur l'histoire et l'architecture de Pékin, très peu de visiteurs qui passent comme des étoiles filantes. D'où puis-je encore apercevoir les remparts de la Cité interdite ?

Je me réveille si tard de mes rêves d'enfance.

Toute petite, j'étais pensionnaire dans un jardin d'enfants situé juste à côté de ces remparts gris. Chaque jour, on nous emmenait, en rangs serrés, nous promener là, tout près d'eux. Je regardais avec une crainte admirative ces immenses et solides remparts. Parfois en les escaladant je voyais par une brèche la terre jaune qui scellait les deux couches de briques rouges.

Que sont devenus ces temples et ces pagodes que j'aimais visiter quand j'étais écolière ?

Après avoir servi de haltes de repos à l'impératrice Ci Xi quand elle se rendait en bateau de la Cité interdite au Palais d'été, ils se trouvent aujourd'hui relégués dans la grande banlieue de Pékin. L'un d'entre eux, le temple Wan Shou, le temple de la longévité, reste gravé dans la mémoire de mon enfance.

Puis j'ai dû quitter Pékin à l'âge de seize ans pour aller travailler dans une

ferme d'Etat dans le nord de la Chine. J'ai été ensuite envoyée dans le sud du pays. C'était le temps de la révolution culturelle... En fin de compte, j'ai réussi à récupérer mon « hukou », ma carte de résident de Pékin, seul sésame pour revenir y habiter.

De turbulences passées en turbulences présentes, ma vie n'a pas été plus calme pour autant... Je n'ai pas eu le temps d'aller revoir les lieux de mon enfance, de mes années d'étude. On m'a vaguement expliqué qu'entre-temps il y aurait eu des incendies dans la ville. Des monuments de Pékin auraient été détruits.

Debout encore dans la Cité interdite, je rêve et me souviens.

Le pavillon des Dix Mille Bouddhas surgit brusquement dans ma mémoire. Mon école était alors à ses pieds. Les petits garçons de ma classe y montaient souvent pour voler des sculptures de bouddhas. Les plus grandes mesuraient plus d'un mètre de haut, les plus petites tenaient au creux de la main. Quel dommage ! Je n'ai jamais osé y monter. La sombre patine du bronze m'effrayait.

Mais tout défile à l'instant sous mes yeux : la stèle à la mémoire de la prospérité, le Gingko, la salle centrale et les salles symétriques, les kiosques bordant la grande allée du temple, et la galerie tournante. Aujourd'hui, je dois me rendre à l'évidence, les remparts n'existent plus. Il n'en reste que des traits blancs et fins dessinés sur des cartes historiques.

Il y a deux ans, j'ai parcouru, seule, à bicyclette d'un bout à l'autre le grand canal Pékin-Hangzhou. J'avais auparavant consulté des documents relatifs à l'histoire de l'hydraulique en Chine. Sous l'empereur Qin Shihuang, plus de deux mille ans avant, des milliers de prisonniers ont réalisé les travaux de construction du grand canal. La rivière Huai He et la ville Huai qui le traversent ont connu successivement prospé-

rité et décadence. Le fleuve Jaune, berceau de la nation chinoise et source de ses premiers fléaux, a bouillonné comme un fouet agité par les dieux pendant des milliers d'années au cœur de l'immense terre de Chine, entraînant avec lui des rivières d'hommes.

J'ai lu chacune des pages de ces documents sur l'hydraulique comme une pièce de théâtre, tragique et héroïque. Et c'est ainsi que je revois les sources du grand canal, fontaines asséchées depuis longtemps au pied des montagnes du nord de Pékin, où les sculptures à têtes de dragon sont recouvertes à jamais par les herbes sauvages. Incapables de jaillir à nouveau, elles existent pour moi pareillement.

Quand donc mes yeux ont-ils modifié leur regard pour que je recommence à voir ce qui n'existe plus ?

Un matin, attendant l'autobus, j'ai entendu un vieux Pékinois, qui promenait son oiseau dans une cage, dire à un compagnon de son âge : « Tu sais, quand j'étais petit, il suffisait de se tenir au pied de la porte de Dongsi pour apercevoir la bannière de Dongdan. » Je fus bouleversée que me revienne cet écho d'un Pékin disparu. Dongsi et Dongdan, les deux artères sud et nord de l'ancienne cité de Pékin, distantes d'au moins quatre stations d'autobus aujourd'hui, avaient été situées sur une même ligne de mire ! L'image de ce passé révolu me plongeait dans une profonde tendresse, la porte de Dongsi a été détruite depuis longtemps, la bannière de Dongdan a disparu elle aussi. Il ne reste, à présent, que la bousculade des gens et la foule des hommes.

Si vous montez au sommet de la colline au charbon, vous apercevez, au sud, la ligne médiane de la Cité interdite. En vous retournant, défile sous vos yeux un panorama de cours intérieures carrées, bordées de toits gris, bas et ondulés... Existence-elles encore ces cours carrées qui sont le vrai Pékin ? Elles sont, au-

jourd'hui, encombrées de maisonnettes à l'intérieur. Déjà déformées, ces cours carrées sont de plus enlaidies et recouvertes par de grands immeubles tout autour. Ce ne sont plus seulement les toits des maisons qui sont gris, mais tout le ciel de Pékin qui l'est devenu.

Alors, moi, ancienne « garde rouge », qui ai participé, il y a vingt ans, au mouvement de destruction des « quatre anciens » (ancienne pensée, anciennes mœurs, anciennes coutumes, ancienne culture), moi qui ai brisé des panneaux dans les rues avec la conviction de l'avenir, je m'interroge. Je ne suis plus une adolescente, ni même une jeune. Comment ai-je acquis cette vision du présent qui me semble être devenue celle d'une vieille ? Et, d'où me vient cette tristesse lourde arrivée trop vite ? Est-ce le changement trop rapide à mes yeux ? Est-ce la destruction trop amère à ma bouche ?

Mais le passé reste le passé, quoi qu'on fasse pour le faire revivre. Ce qui n'existe plus a disparu à jamais. Seul le cœur ou la plume peuvent susciter des réminiscences et lui redonner apparence de vie. C'est pourquoi mes romans prennent souvent comme toile de fond cette ville qui, à la fois, existe et n'existe plus et où je tente de faire vivre mes personnages. Mais je sens confusément que ce qui revit dans le cœur ou sous la plume a toujours beaucoup de mal à vivre avec son époque.

Zhang Xinxin,  
Pékin, le 13 mai 1987  
Traduction :  
Laurent Ballouhey